Marek, Kristin, *Die Körper des Königs. Effigies, Bildpolitik und Heiligkeit*

Gilles Lecuppre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/2165>

DOI : 10.4000/ifha.2165

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Gilles Lecuppre, « Marek, Kristin, *Die Körper des Königs. Effigies, Bildpolitik und Heiligkeit* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/2165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.2165>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Marek, Kristin, *Die Körper des Königs. Effigies, Bildpolitik und Heiligkeit*

Gilles Lecuppre

L'Angleterre au XIV^e siècle, puis la France au siècle suivant, ont adopté l'usage de l'effigie funéraire royale. Revenant sur les implications de cet usage, K.M. se propose d'affiner la distinction des deux corps du roi établie par Ernst Kantorowicz et devenue classique.

En effet, au corps naturel (personnel, transitoire) et au corps politique (immuable), elle tient à ajouter le corps sacré, dont elle souligne la spécificité. La démonstration choisit de substituer à la téléologie un retour à une chronologie plus précise, se refusant à considérer la naissance de l'effigie royale, survenue avec les funérailles d'Édouard II (1327), à l'aune des théories politiques de l'Angleterre des Tudor. Cette cérémonie fondatrice fait l'objet de développements fouillés qui ont à cœur de montrer que l'effigie ne renvoie pas au cadavre, présent par ailleurs dans les célébrations, mais bien au corps vivant, oint, saint, thaumaturgique et efficace du monarque décédé. La représentation symbolique de l'État, elle, dispose de ses propres codes, insignes et armoiries, qui se satisferaient mal de la figuration réaliste d'un porteur éphémère de la dignité suprême. L'effigie n'est pas chargée d'occuper un bref interrègne en figurant abstraitement la fonction ; elle évoque le souvenir d'un roi sanctifié par l'onction et guérisseur. Dans le cas d'Édouard II, elle infléchit la réputation de prince faible et tyrannique acquise tout au long de son règne (il aurait d'ailleurs été pertinent de rappeler les efforts constants du personnage pour retremper sa légitimité dans les prophéties et les signes du Ciel, sans parler de ses réapparitions post mortem).

Double de plus en plus fidèle du défunt, par sa présence tridimensionnelle, par l'imitation résolue des traits du modèle et par le port des habits de la garde-robe personnelle du roi, l'effigie ne vise pas une satisfaction esthétique mais confère au mort une survie paradoxale fort utile au successeur et à l'institution.

Juriste et historienne de l'art, K.M. s'autorise une échappée séduisante, sinon convaincante, vers les musées de cire et certaines pratiques artistiques d'aujourd'hui. L'historien boulimique sera un peu déçu de la faible place laissée au cas des reines, ainsi

qu'à la France et aux travaux récents de ses collègues français sur ces sujets. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage, très clair et très richement illustré de photos en noir et blanc, non content de réarticuler toute une théorie de l'image, a l'immense mérite de rendre à la fin du Moyen Âge son autonomie : la statue de cire est dépoussiérée, le débat peut s'ouvrir.

Gilles Lecuppre (Université Paris Ouest – Nanterre La Défense)